



# Temporairement CONTEMPORAIN

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



## PRENDRE LA TEMPÉRATURE

La Mousson d'été n'est pas un climat, c'est un thermomètre !

Pas seulement parce que la météo, ici comme ailleurs, occupe beaucoup de place dans les conversations mais parce que la Mousson, en scrutant les écritures contemporaines, permet de prendre la température du monde.

Parfois, on se dit que les temps ont changé : « On rigolait mieux il y a dix ans ! », dit l'un. « Tu aurais vu, il y a vingt ans ! », dit l'autre. « Ah bon ! » dit simplement le nouvel arrivé, « moi, je trouve ça génial. » [Peut-être, son instrument de mesure n'est-il pas encore bien réglé ?] Difficile à interpréter...

Deux décennies d'existence constituent-elles la bonne échelle pour tracer une courbe significative ? Vivons-nous véritablement une période de réchauffement climatique ? Et, pour ce qui est du théâtre, sommes-nous à la fin d'un monde ou au début d'un autre ? Nathalie Fillion n'a-t-elle pas raison de dire que nous sommes dans la préhistoire d'un théâtre où les femmes tiennent enfin leur place ? N'est-il pas temps, comme Daniel Danis en rêve, de laisser son corps se transformer

en femme ou en petite fille, de manière à faire naître « des turbulences violentes jusqu'à une tempête archaïque, invisible pour les uns, ressentie pour les autres » ?

Et alors ? Chaude ou froide, la température cette année ? Ça dépend des jours. Ça dépend des pièces. Changeante. Variée. Il suffit de lever le nez « dans les yeux du ciel ». D'observer le jour à venir « juste avant que tu ouvres les yeux ».

« L'île Saline » n'est jamais très loin. Promesses d'exil, pas forcément aussi catastrophiques que nous l'annoncent les journaux de l'automne.

N'oubliez pas, pour finir, que « Les guêpes de l'été nous piquent encore en novembre »...

O.G.

---

Rédaction : Laura Elias, Olivier Goetz, Charlotte Lagrange  
Illustrations : Amandine Testu - Mise en page : Florent Wacker



Temporairement Contemporain est à consulter et télécharger sur [www.meec.org](http://www.meec.org) dans la rubrique la mousson d'été



# FRAGILE

## OSLO-FUCK THEM ALL AND EVERYTHING WILL BE WONDERFUL

DE MICKAEL DE OLIVEIRA (PORTUGAL)

TEXTE FRANÇAIS D'ILDA DOS SANTOS, LECTURE DIRIGÉE PAR L'AUTEUR

Parce que Mickaël de Oliveira est portugais, d'origine française, ou le contraire, ou presque, français, d'origine portugaise. Né en France de parents portugais, il est parti à 14 ans au Portugal, pour y rester, commencer à y écrire, en Portugais, jamais en français. Il est invité par la Mousson d'été pour diriger la mise en lecture de son texte *Oslo-Fuck them all and everything will be wonderful*, un texte dont la première version a vu le jour en 2007.

### Quand as-tu commencé à écrire ?

Quand j'étais en licence à la fac de Coimbra au Portugal. J'écrivais et je sollicitais mes amis pour venir jouer les textes devant maximum 50 personnes. On jouait dans un théâtre municipal financé aussi par l'université, ce même théâtre que je me suis retrouvé, quelques années plus tard, à codiriger. À ce moment-là, c'était plus un travail d'apprentissage. Mon écriture restait éloignée de la forme dramatique. Le texte était plutôt un matériau qui s'évertuait à déconstruire la forme dramatique par du méta-théâtre. J'aime beaucoup jouer avec ça, avec cette relation acteur/personnage et un rapport à la fiction, au temps et à l'action décomplexé. C'est un jeu que je ne cherche d'ailleurs pas à rendre subtil.

### La mise en abîme du théâtre est aussi très présente dans *Oslo*. Qu'est-ce que cela te permet de raconter ?

Pour *Oslo*, la place du méta-théâtre est en grande partie liée à l'histoire du texte. C'est mon premier texte vraiment « public ». Sous le titre : *Il a livré ton bien à ceux qui meurent*, il a reçu un prix qui m'a permis de découvrir Lisbonne où je me suis installé, de rencontrer des amis, auteurs et des metteurs en

scène notamment comme John Romão avec qui j'ai ensuite fondé le Collectif 84 et de connaître mieux le théâtre portugais. Ça a été un tournant mais surtout un face-à-face. Parce que quand une écriture devient publique, on a de plus en plus de miroirs, de reflets, et on commence à mieux se comprendre. Alors j'ai eu envie de continuer, de ne pas laisser le texte en l'état, de le modifier. Chaque mise en lecture était l'occasion d'une réécriture. D'année en année, j'écrivais d'autres textes que je montais avec le Collectif 84, mais celui-là continuait à m'accompagner en perpétuelle correction et évolution. C'est un texte qui meurt. Pour écrire un texte sur la mort et la mort des relations, il fallait que ce texte meure aussi...

Un jour, j'ai décidé d'arrêter de le retravailler pour qu'il soit mis en scène. Alors j'ai fait une réécriture de fond, de structure, de thématique. J'ai tout renversé. J'ai écrit avec une telle distance que les critiques que je me faisais à moi-même sont devenues visibles. Dans cette dernière version, le texte est devenu grotesque, avec un humour noir poussé à ses limites, là où il n'est même plus drôle.

C'est un texte très fragile parce que sa forme est monstrueuse. Et la monstruosité de la forme dépasse de loin la monstruosité de la fable. La fable, elle, est très simple : c'est une mère qui pense que sa fille est vivante, mais en fait ce n'est qu'une poupée gonflable. Et la mère projette ses désirs sur sa fille. Pour réaliser tous ses fantasmes, elle est aidée par une amie. Toutes les deux ont aussi un plan : elles veulent tuer le président. Mais la pièce n'est pas politique. Elle porte sur l'affect, l'amour, les relations qui se terminent : pourquoi on se donne tant dans les relations alors qu'on sait qu'en fin de compte, ça se terminera tragiquement ? C'est sur la mort des relations et sur l'égoïsme.

Il y a deux mots qui reviennent souvent : "liens" et "merde". Nous sommes des merdes mais nous devons créer des liens.

**Est-ce que ce texte marque un tournant dans ton écriture ?**

Ce texte est la mort d'un certain style d'écriture et d'une certaine thématique sur l'intime et sur le corps. Maintenant je me pose la question d'un théâtre politique pour penser le réel dans sa fonction de communauté. Alors que dans *Oslo* le politique est en arrière-plan, derrière le discours intime, mes quatre prochaines pièces vont inverser les plans. *Oslo* annonce ce renversement quand à la fin, la mère veut tuer le président.

**Tu as participé à l'élaboration de la mise en scène d'*Oslo*, faite par Nuno M. Cardoso, quelles problématiques rencontres-tu dans le retour à une mise en lecture ?**

C'est bizarre parce que c'était un spectacle très dessiné, avec une scénographie très puissante. Comme le texte est

fragile, il faut le travailler au millimètre. On jouait beaucoup avec le contre-sens, le non-sens, l'insolite, dans des phrases qui ne paraissaient pas du tout insolites à première vue. En revenant à une simplicité, à une mise à nue, tu te demandes si ça va être compréhensible, si les gens ne vont pas trouver que c'est de la merde. Mais au fond, c'est le principe. Le texte le dit : nous sommes des merdes, nous sommes précaires et égoïstes. On est pauvres en tant qu'être humain et on a du mal à vivre ensemble, psychologiquement. Je voulais que ce paradoxe s'inscrive formellement dans le texte. C'est pour cela qu'il reste fragile, indéfinissable. On peut blinder un texte pour qu'il résiste à toutes les mises en scène. Celui-là est fragile même sur le plan du jeu. Quelque part, *Oslo-Fuck them all and everything will be wonderful* est le meilleur et le pire texte que j'ai écrit.

Propos recueillis par Charlotte Lagrange

---

---

# POÉTIQUE DU POLITIQUE

## UN AUTRE JOUR VIENDRA

### RENCONTRE AVEC DAVID AYALA

Acteur et metteur en scène, David Ayala présentera ce soir une autre lecture, celle de textes, contemporains aussi, mais poétiques et mis en musique, d'auteurs palestiniens, iraniens, syriens et libanais. En écho avec certaines pièces de cette Mousson et surtout avec une actualité qui ne peut que nous toucher aujourd'hui, *Un autre jour viendra* transcende les questions politiques par un montage de textes de Mahmoud Darwich, Salah Al Hamdani, Adonis et Ounsi El Hage.

**Quelle est la genèse de *Un autre jour viendra* ?**

Je travaillais sur *La Carte du temps* de Naomi Wallace mis en scène par Roland Timsit au Théâtre 13. Ce triptyque avait d'ailleurs été lu à la Mousson. Il met en scène des Israéliens, des Palestiniens et un Irakien. Pour moi, c'était un projet crucial. Je m'y suis engagé comme comédien et comme collaborateur artistique pendant trois ans. On a organisé beaucoup de choses autour des représentations : des rencontres avec des femmes israéliennes et palestiniennes endeuillées, un cycle de cinéma au MK2 sur le Moyen-Orient, des conférences avec Médecins du monde, Amnesty International, la confédération juive sur la paix etc. Et j'ai proposé à l'équipe de création ainsi qu'à deux musiciens de faire une lecture où j'avais invité Simon Abkarian, Ariane Ascaride, Samy Bouajila et Cécile Garcia-Fogel. Le travail a été très court : j'ai simplement fait un montage des textes poétiques que j'ai distribué aux acteurs. On a répété le jour-même pour jouer à 16h. Et la lecture a eu un retentissement inespéré, tout à fait magique. Il s'est passé quelque chose de fort. Pour la Mousson, nous allons retravailler avec une petite équipe. Tout n'est pas encore décidé. Mais il y aura au moins Fida Mohissen, Lisa Spatazza, Vassia Zagar et moi.

**Comment as-tu découvert l'écriture de Darwich ?**

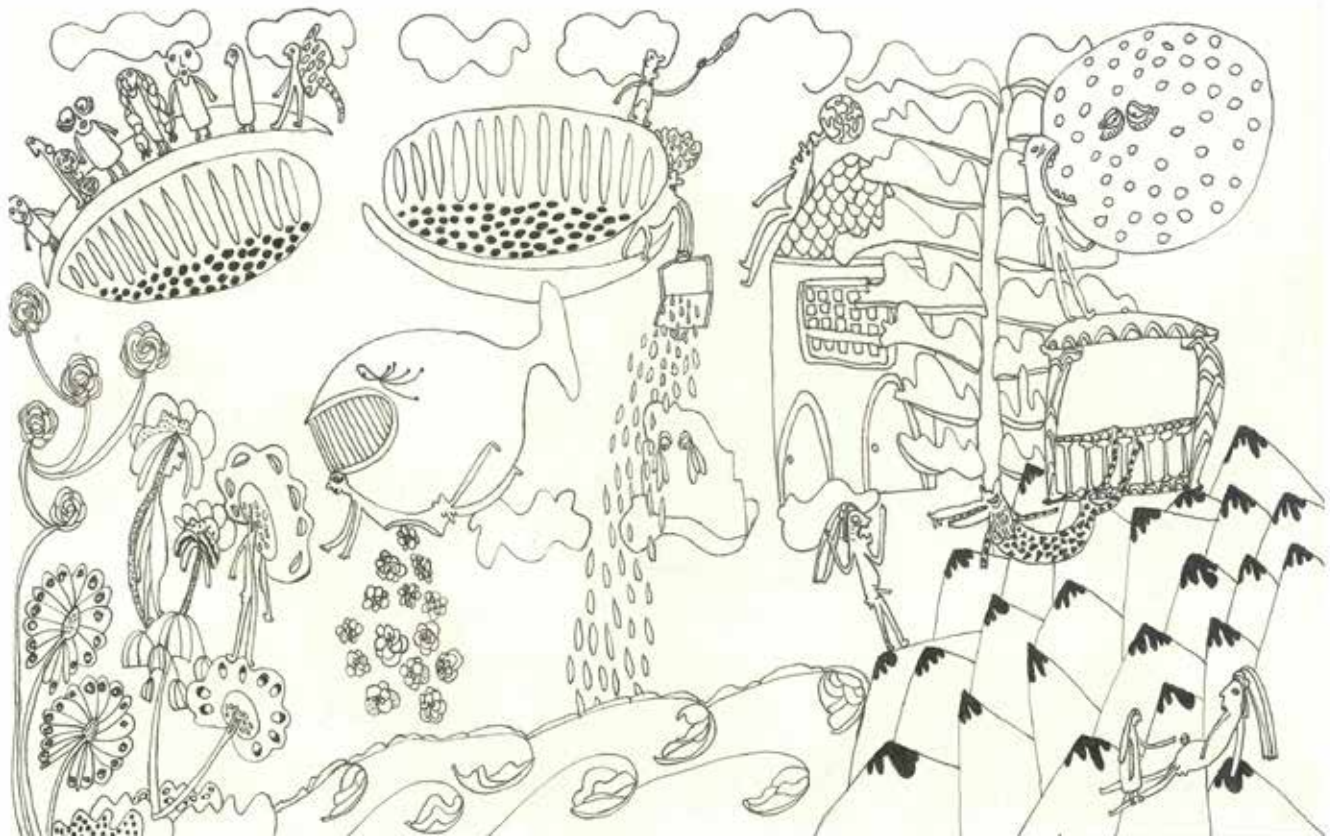
Il y a une dizaine d'années, j'ai été happé par sa poésie à la Maison de la Poésie. J'ai eu la chance de parler avec lui et de rencontrer

le trio Joubran, le groupe de musique palestinien avec qui il disait ses textes. Ça a été un grand bouleversement de lire ces choses-là. Comprenant un peu l'arabe moderne, j'ai eu la chance de lire dans les deux langues et de saisir la prosodie, la scansion de l'arabe. C'est devenu un point d'ancrage qui m'a ouvert le spectre de la poésie arabe. Je me suis engagé dans la cause pro-palestinienne, pour la paix, à travers diverses manifestations et associations. Mais à travers la poésie de Darwich, il y a quelque chose qui transcende la seule cause palestinienne. Ça éclaire aujourd'hui sur la tragédie irakienne et sur la tragédie syrienne. Et Darwich le dit lui-même : « ma poésie n'est pas un tract politique ».

**C'est essentiel pour toi de mener conjointement une action poétique et une action politique ?**

Oui. Au contraire, je suis effaré quand je vois des artistes qui nient ou qui mettent de côté le positionnement critique dans le cadre de l'œuvre. Je trouve cela grave de faire un théâtre qui ne raconte rien. Je suis choqué par cette mode de faire des performances autour du vide qui virent finalement à l'onanisme et au caprice de nantis. Cela ne veut pas dire qu'il faut réduire le théâtre au politique. Mais profondément je suis de l'école d'Edward Bond. J'ai travaillé avec lui et j'ai monté certaines de ses pièces. Quand des gens se plaignaient que son oeuvre était violente ou qu'il nous faisait la leçon, il répondait : « je suis obligé de vous faire la leçon parce que vous n'avez rien appris et que vous êtes des barbares ». Mon engagement est de ce côté-là. Il faut du sens. Bond dit aussi : « la page de l'écriture dramatique n'a de valeur que si c'est une quête de justice et le désir d'être humain. ». La parole critique et la parole virulente sont trop souvent évacuées. Pourtant elles sont nécessaires.

Propos recueillis par Charlotte Lagrange



# DANIS ÉTOILÉ

## L'ÎLE SALINE

DE DANIEL DANIS (QUÉBEC), DIRIGÉE PAR L'AUTEUR

*« Le dire-théâtre, s'il se trouve, débute du sol jusqu'à la bouche de ma main mentale, s'inscrit sur un papier de fable jusqu'à la mémoire des comédiens qui, de leurs lèvres laissent s'échapper depuis leur gorge, des nuages d'humidité si dense qu'une telle concentration de vagues successives des éléments dits fera naître des turbulences violentes jusqu'à une tempête archaïque, invisible pour les uns, ressentie pour les autres. Je n'écris pas, le théâtre de ma langue est un acte humide, j'essaie de bâtir de miniatures océans oubliés, d'y répandre des filets et remonter à la surface des mots grouillants et écaillés avec des corps nourriciers pour peut-être mieux saisir les rages et les au secours d'amour de la communauté des miens terrestres. »*

Daniel Danis nous parle d'hirondelloises et de tourterelles, mais quel est ce drôle d'oiseau arrivant du Québec qui se promène à la Mousson, le nez en l'air, scrutant le monde avec ses petites lunettes, croquant l'Abbaye dans son carnet allongé dans l'herbe, rentrant faire du yoga dans sa chambre entre chaque lecture et chaque assiette de melon-île flottante, prêtant ses châles aux demoiselles

frileuses ou encore allumant la piste de danse jusqu'à la fermeture ? Mystère.

Pour le rencontrer un peu plus, nous sommes allés à la conférence d'hier. 16h, nous rentrons dans la salle. Et là, grande découverte ornithologique. Daniel Danis survole son parcours pour nous expliquer comment il est venu à l'écriture. Très librement, on apprend comment sa mère a « baisé » avec son père, pourquoi les québécois sont des alcoolos, comment il s'est fait virer de son école de théâtre ou encore pourquoi personne ne voulait travailler avec lui au début parce qu'il « ouvrait un peu trop sa gueule. »

Mais ces petites anecdotes racontées à brûle-pourpoint ne sont pas le nid de la chose. Daniel Danis est à la fois extrêmement drôle et profond, touchant. Il a plusieurs plumes à son arc. Il nous emporte dans le récit passionnant de son accès à l'écriture, il nous livre ses premières émotions esthétiques, les statues qui bougent à l'église quand on les regarde trop fixement, la découverte de la peinture, ce moment où l'idée, le geste et le résultat ne font qu'un ou encore cette discussion avec sa grand-mère dans la maison familiale. Chaleur, les mouches tourbillonnent autour de leurs têtes pendant qu'elle lui raconte un souvenir d'hiver. Le jeune



auteur est à la fois ici, à côté d'elle et emporté, il suit son histoire, voit ce qu'elle voit. C'est de là qu'il comprend que la parole suffit à traduire l'imaginaire, que c'est cette parole qui permet le voyage, et non tous les effets scénographiques de costumes et de lumière. Son théâtre est définitivement un théâtre de la parole. Ce sont les mots qui lui permettent de fixer les images que ses rêves ou ses cauchemars lui inspirent sans cesse. Être traversé d'images, Daniel Danis explore toutes les possibilités que lui offrent les mots pour les donner à voir. Mais l'écriture ne va pas de soi. Dyslexique, c'est par l'oreille qu'il s'initie au langage. Problème plus complexe encore : il ne sait pas par où commencer ! Et c'est là qu'il se souvient des paroles d'un de ses professeurs du conservatoire : « Si on ne sait pas par où commencer, commencez à l'endroit où ça fait le plus mal. » Ça déclenche quelque chose en lui. L'écriture se met en marche autour d'un thème qui le concerne particulièrement : l'abandon, et dont Jean-Pierre Ryngaert souligne qu'il est un des fils rouges de ses textes. Comme l'invention d'une langue si particulière. Qui n'est pas du québécois. Et qui n'est pas non plus une « langue poétique ». C'est la langue qui traduit le mieux les images qui le traversent. Mais c'est surtout une langue qui mature longuement. Daniel Danis nous explique que c'est très long pour lui d'écrire parce qu'il a besoin de se figurer spatialement les choses avant de les poser sur le papier, il a besoin de tout voir, d'imaginer tous les détails et c'est pour cela qu'il parle d'écriture en 3D pour décrire sa démarche.

Mais le souvenir qui nous intéresse le plus ici, pour parler de sa dernière pièce, *L'île saline*, c'est son voyage à Haïti. Il avait 18 ans et construisait une nouvelle aile dans un orphelinat de jeune fille. Il raconte comment, sur le toit, il a entendu les aboiements des chiens errants se mêler au souffle du vent. Longtemps après, ce souvenir de l'orphelinat reste et il nous le livre ici dans cette pièce musicale originale où cinq voix et un chœur de jeunes filles se relaient la parole. Ici encore, il cherche à explorer de nouvelles manières de dialoguer en faisant que les cinq voix complètent mutuellement leurs phrases plus qu'elles ne se répondent. Chants harmonieux. Impression de douceur. Sœur Delhi s'occupe de ses « porcelettes » ; Kyoto, Caire et New York, venues aider à l'orphelinat se vouent cœur et âme à la vie des petites Haïtiennes lovées dans ces murs protecteurs. Mais ce chant est entrecoupé par les interventions de Kiev, Kiev qui souffre et porte tous les malheurs du monde. C'est surtout elle qui vient instiller du trouble dans le déroulement de la pièce. Elle est l'exclue de l'orphelinat. Sa pauvreté, sa rage, son histoire avec l'Américain du Nord, son mari « souteneur » qui la cherche partout. Elle est l'être de la nuit quand les

autres filles rayonnent au soleil :

« La passerai comme je veux, la nuit, sœur Delhi  
Ma bouche est un foyer de furie  
La lune, là, celle qui se rapproche  
dans sa descente nocturne  
je la mange comme un cochon de lait  
Je laisse le soleil aux touristes et qu'il les brûle. »

C'est ce qui est profondément paradoxal dans cette pièce, ce mélange entre la sérénité des murs de l'orphelinat et de ses occupantes, et le désordre instauré par Kiev qui nous rappelle sans cesse la situation réelle. Mélange entre l'onirisme et la réalité. La violence et la douceur. L'eau et le feu. Rire ou panser les plaies. Comme on le lit dans le début de la pièce, l'auteur ne cherche pas à faire de la poésie, il faut donner du concret à ces mots « aériens et liquides ». Pourtant, les noms des personnages, les chants des fillettes, la pierre lacrymale, tout nous plonge dans un monde imaginaire personnel et original. Mais plus que ces oppositions, ce qui est éprouvé ici, c'est la fragilité. Haïti, terre fragile.

La fragilité de la condition de ces jeunes filles.

La fragilité de ces voix qui surmontent les flots ou se laissent submerger.

De la frontière entre la vie et la mort.

Profondément délicat sur le choix des mots ou le choix des images, ce texte met en lumière l'endroit d'où ça sort, l'endroit où ça se crée, l'endroit où ça se cherche, précisément. Et c'est grâce peut-être à ces voix mêlées, grâce à ce rythme tantôt fluide tantôt plus coupant que Daniel Danis traduit le mieux toute la difficulté de cette recherche.

**Laura Elias**

.....

L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte représenté.

*L'île Saline* est parue chez l'Arche dans le recueil *La Trilogie des Flous*.

L'auteur a initialement conçu la pièce comme un livret d'Opéra suite à une commande de Cathie Boyd du Theatre Cryptic (Glasgow, Écosse). La pièce a été créée en anglais sous le titre *An Ocean of Rain* (traduction de Linda Gaboriau), le 13 juin 2008 au 61e Festival de musique et des arts d'Aldeburg (Angle-terre), dans une mise en scène de Cathie Boyd et sur une musique de Yannis Kyriakides.



# LE PETIT CHAT EST MORT

**LES PETITES CHAMBRES**

**DE WAEL KADOUR (SYRIE)**

**TEXTE FRANÇAIS DE WISSAM ARBACHE ET HALA OMRAN**

**DIRIGÉE PAR VÉRONIQUE BELLEGARDE**

*Les petites chambres*, pièce écrite en arabe par Wael Kadour, peut se lire comme un conte et, même, comme un conte des *Mille et Une Nuits* (dont on sait qu'une des sources est proprement syrienne). Et, bien que l'issue n'en soit guère morale, il est évident que l'histoire que raconte ce texte a quelque chose à voir avec la morale, au sens du XVII<sup>e</sup> siècle, un peu comme lorsqu'Éric Rohmer intitule une série de ses films : *Six Contes moraux*. Du reste, le rapprochement avec Rohmer n'est pas totalement impertinent, il y a du marivaudage dans ce théâtre, un marivaudage qu'il faudrait, alors, qualifier d'oriental...

Tout dépend, bien sûr, de la lecture qu'on en fait. Si l'on se situe au plan de l'intrigue, on ne peut qu'admirer l'habileté du dramaturge, sa science des situations et comment il fait évoluer les rapports entre les personnages en serrant, progressivement, le nœud coulant des problèmes qui les relient. Sur un plan plus réaliste, la matière exploitée par Wael Kadour relève plutôt de la sociologie et de l'ethnologie. Il est évident que l'auteur s'est plu à décrire les mœurs d'une société qu'il connaît de l'intérieur. Si cet *ethos* en matière d'amour, de mariage et de sexualité, nous semble pittoresque (pour ne pas dire « barbare »), il est difficile à un public européen de faire la part des choses, entre ce qui relève d'une pure imagination (ou d'une psychologie inventée) et ce qui ressortit à une culture qui, pour nous être étrangère, obéit forcément à des codes prédéfinis. À prendre au sérieux ce qui est écrit, la pièce prend aussitôt un tour politique. Elle peut s'interpréter comme une critique de l'obscurantisme qui règne dans une société archaïque, spécialement en ce qui regarde le statut des femmes.

Quoi qu'il en soit, sous les dehors d'un spectacle plaisant, le constat est pour le moins pessimiste. Si le lecteur épouse le point de vue de chaque personnage au fur et à mesure des sept scènes qui composent la pièce, s'il a même la naïveté de s'identifier à certain d'entre eux, il est contraint de s'apercevoir, plus ou moins rapidement, qu'on le mène en bateau et qu'il est manipulé par l'auteur, de la même façon que chaque personnage est manipulé par les autres.

Dans les relations entre mari et femme, entre amant et maîtresse, entre frère et sœur, fille et père... il n'est que dissimulation ; mais chacun a une idée très précise de ce que doit faire l'autre et y va de ses petits conseils, tout en s'avérant totalement incapable de gérer son propre cas. C'est une sorte de grand gâchis dont l'humanité ne sort pas particulièrement grandie. Tout ceci constitue une belle leçon de misanthropie : ceux qui souffrent de la rigidité des traditions sont eux-mêmes ceux qui les entretiennent et qui les perpétuent. Au fond, il n'y a qu'un mot pour décrire cet état de fait et c'est celui d'*aliénation*.

Pour autant, Wael Kadour n'a pas écrit un traité ou une pièce didactique. Son théâtre n'a rien d'édifiant. C'est bel et bien un conte, qui équilibre sa noirceur par une légèreté de ton, selon des proportions qui relèvent proprement de l'économie théâtrale. Comme dans le théâtre occidental, le spectacle dépend de l'épaisseur des personnages, de l'intérêt de ce qu'ils disent, de la complexité de leurs rapports et de la manière dont ils réussissent, finalement, à résoudre la situation inextricable dans laquelle ils se sont mis.

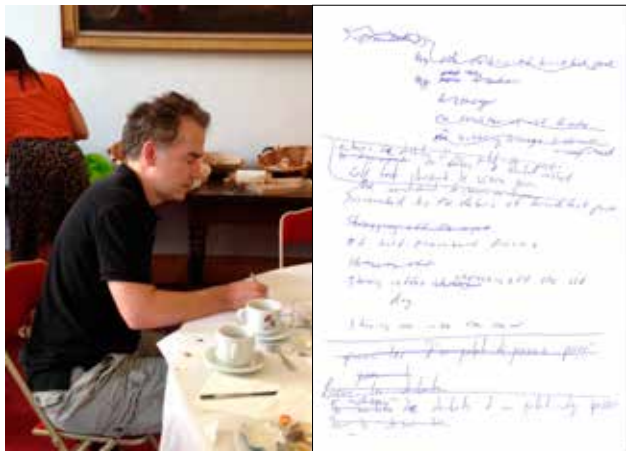
N'oubliez pas le petit chat dont la mort, racontée au tout début de la première scène, semble posée à cet endroit comme un cheveu sur la soupe. Il est l'*alpha* et l'*oméga* de ces *Petites chambres*...

O.G.

*Wael Kadour aurait dû se trouver, parmi nous, à la Mousson d'Été. Les autorités jordaniennes l'ont refoulé à l'aéroport, malgré une invitation officielle et un visa en règle. Encore que privée de sens, son absence constitue un commentaire que l'on peut ajouter aux précédents commentaires qui, de fait, ne sont plus qu'un simple bavardage.*

# COIN DE TABLE

LES ARTISTES PRÉSENTS À LA MOUSSON D'ÉTÉ SE PRÊTENT À CE JEU : LIVRER CHAQUE JOUR AU TEMPORAIREMENT CONTEMPORAIN UNE PHRASE OU UN COURT POÈME, MÛRIS SUR LE MOMENT, AU COIN D'UNE TABLE DE L'ABBAYE.



*Entouré des déchets d'un petit-déjeuner passé  
de rêves à moitié oubliés  
Café fort chassant le vieux jour  
Me montrant le chemin du nouveau*

George Brant, auteur de *Grounded*, traduit aussitôt par Dominique Hollier

## LE QUESTIONNAIRE

### Ferdinand Bondart répond à nos questions

Si vous partiez sur une île déserte,  
quel livre emporteriez-vous ?

*Le Hobbit*, de Tolkien

De quel personnage fictif vous sentez-vous le plus proche ?

*Don Juan* de Tirso de Molina

Souffrez-vous d'une addiction ?

Laquelle ?

Oui. Quand on me présente un collègue auteur, je ne peux pas m'empêcher de comparer ce qu'il ou elle écrit avec les formes de son corps. Et quand je lis, cela fait écran.

Donc je préfère ne pas connaître physiquement les auteurs.

Qu'est-ce qui vous hérissé le poil ?

La médiocrité. Ça me fait penser à un tambour mal tendu.

À quoi aimez-vous perdre votre temps ?

À lire de vieux manuscrits du XX<sup>ème</sup> siècle imprimés sur papier dont l'encre commence déjà à s'effacer. Ce qui est intéressant, c'est qu'il faut deviner quand il y a des trous.

Quel est le titre de la pièce que vous n'écrirez jamais ?

*Les trompettes de la mort* car je n'aime pas les vents et encore moins la mort.

En quoi voudriez-vous vous réincarner ?

En oiseau migrateur, pour passer l'hiver en Afrique.

Faites un vœu.

Que tout le monde connaisse et chante  
le *tchikipa* de Daniel Laloux.



### Nathalie Fillion répond à nos questions

Si vous partiez sur une île déserte,  
quel livre emporteriez-vous ?

*Le Grand Robert*.

De quel personnage fictif vous sentez-vous le plus proche ?

Zelig.

Souffrez-vous d'une addiction ?

Laquelle ?

Faire une valise.

Qu'est-ce qui vous hérissé le poil ?

La mauvaise foi.

À quoi aimez-vous perdre votre temps ?

Rêver.

Quel est le titre de la pièce que vous n'écrirez jamais ?

*Dans les ténèbres*.

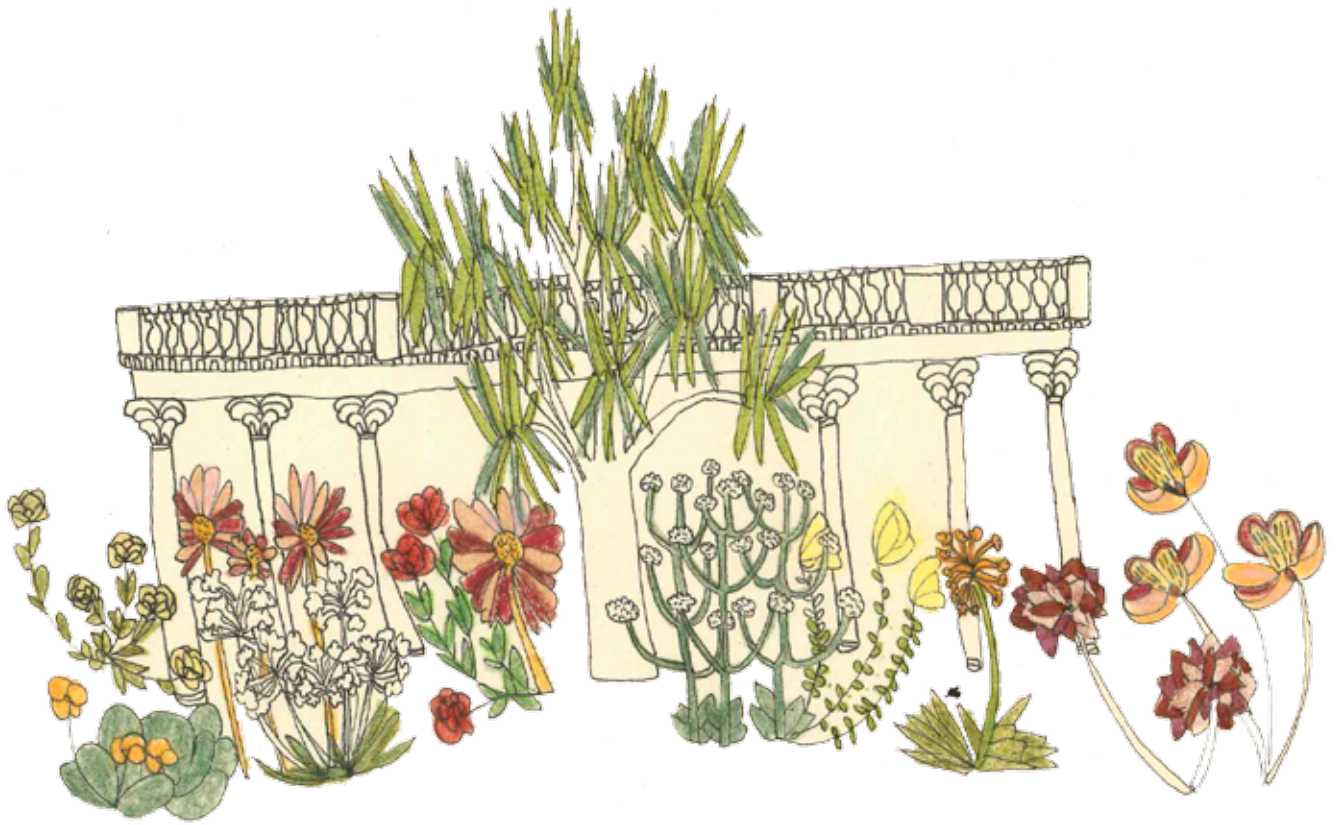
En quoi voudriez-vous vous réincarner ?

En moi-même, mais en mieux.

Faites un vœu.

Un bon café 100% arabica, là tout de suite.





**9h30 – 12h30 - Ateliers de l'université d'été européenne**

Dirigés par Joseph Danan, Nathalie Fillion, Pascale Henry, Rebekka Kricheldorf et Jean-Pierre Ryngaert

**14h - Oslo-Fuck them all and everything will be wonderful - CELLIER**

De Mickael de Oliveira (Portugal), texte français d'Ilda dos Santos, dirigée par l'auteur

**16h - Table ronde animée par Jean-Pierre Ryngaert - Exils - SALLE LALLEMAND**

**18h - Les petites chambres - BIBLIOTHÈQUE**

De Wael Kadour (Syrie), texte français de Wissam Arbache et Hala Omran direction Véronique Bellegarde

**20h45 - L'île Saline - AMPHITHÉÂTRE**

De Daniel Danis (Québec), dirigée par l'auteur

**22h - Une autre jour viendra - SAINTE-MARIE-AUX-BOIS**

Lecture de textes par David Alaya. Musique Vassia Zagar  
Poésies et textes sur la question du Moyen-Orient.

Textes de Mahmoud Darwich (Palestine), Salah Al Hamdani (Irak), Adonis (Syrie), Ounsi El Hage (Liban)

**22h45 - Loin de la terre 3 - PARQUET DE BAL**

De et avec Eve Bonfanti et Yves Hunstad

**23h - DJ SET - DJ QUINZE NONANTE SEPT - PARQUET DE BAL**

**La meéc – la mousson d'été est subventionnée** par le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson

**et est organisée avec le soutien** de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod- lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

**en partenariat avec** le projet de coopération Fabulamundi – Playwriting Europe, le programme Face à face paroles d'Italie pour les scènes de France, la Maison Antoine Vitez, la SACD, le CnT, les éditions L'Arche, Télérama, France Culture, le NEST - Nord-Est Théâtre Centre Dramatique National de Thionville - Lorraine, le Théâtre Gérard Philipe de Frouard, le Centre Culturel André Malraux - Scène Nationale de Vandoeuvre, le TIL -Théâtre Ici et Là de Mancieulles, le Lycée Jacques Marquette et le Lycée Jean Hanzelet de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy - Lorraine.

**MPM Audiolight** est le partenaire technique de la mousson d'été

